No 22. 25 Juillet 1869 IIme année

LE PEUPLE POLONAIS

Organe de la Démocratie slave

JOURNAL BI-MENSUEL PARAISSANT LE 1er ET LE 15 DE CHAQUE MOIS.

Fais ce que dois, — advienne que pourra !

Le prix d'abonnement :

	Trimestre.	Semestre.	Annee.
Suisse	1 fr. 65	3 fr. —	5 fr. 40
Italie	1 » 70	3 » 10	5 » 70
France, Belgique, Allemagne, Pologne, pays Danubiens	1 » 80	3 » 35	6 » 20
Espagne, Angleterre, Danemark, Turquie et Grece	2 » —	4 » —	7 » —

Le prix du numero, 30 centimes.
Les lettres non affranchies seront rigoureusement refusées.

L'argent et les demandes d'abonnement doivent etre adresses :
A **Genève** au bureau de la Rédaction, 3, rue du Mont-Blanc;
A **Paris**, 16, rue Tournon, librairie de Luxembonrg, ou a. M. Bronislas Gruczynski, 31, chaussée du Maine.
Tout actionnaire du journal et tout réfugie politique jouissent d'une remise sur le prix d'abonnement (le port non compris) en raison de 20 %.
La Rédaction accepte des *annonces* à insérer, à 25 centimes la ligne.

FRANÇOIS HUET

Il vient de décéder à Paris le professeur **François Huet.** La France a perdu en lui un de ses plus consciencieux savants, et la Pologne son véritable ami. C'est à lui que la nation serbe et la famille Obrenowicz avaient confié les soins de l'éducation du jeune prince régnant de Belgrade. Les Serbes donc, mieux que personne, ont pu apprécier cette belle âme aimante et si particulièrement dévouée à la grande cause de l'affranchissement des nationalités. Aussi est-il unanimement regretté de tous les Slaves présents à Paris, et ce fut le président de l'Association démocratique polonaise, le général Mieroslawski, l'ami intime du défunt, qui s'est fait l'organe de ces sentiments en donnant le dernier adieu à Huet, sur sa tombe, au nom de la démocratie polonaise et de la Slavie entière.

DES PARTIS POLITIQUES EN POLOGNE

(*Suite*).

Nos Fédéralistes

Toute médaille a son revers.— Si nous combattons le système de la décentralisation absolue, nous sommes d'autant plus les adversaires de ceux qui voudraient tout remettre entre les mains du pouvoir central. Si nous trouvons ridicule la fougue autonomique dans la jurisprudence civile et criminelle, dans le service postal et télégraphique, nous comprenons aussi la complète absurdité d'une législation uniforme sur l'agriculture, la silviculture, la manufacture, le commerce, etc. Chaque contrée ayant ses particularités, — une même loi peut être salutaire pour une partie de l'État et faire la ruine d'une autre.

Mais précisément, notre programme démocratique est affranchi de cette cécité doctrinaire. En demandant l'unité *politique* de l'État, nous tenons à la pleine autonomie économique et administrative des communes.—Que nous veulent donc les *fédéralistes?* Quelle est leur raison pour insister sur *l'autonomie politique des provinces?*

Nous demandons l'égalité politique, sociale et économique pour tous les citoyens de la république, sans laquelle il n'y a pas de démocratie.— Voudraient-ils qu'on la laisse à la décision des provinces?

Nous demandons que, excepté les cas prévus par la constitution d'État et la législation du peuple, tout citoyen soit absolument libre, autrement il n'y a pas de république. — Voudraient-ils qu'on le laisse à la bonne humeur de l'administration provinciale?

Nous demandons que la terre et tous les instruments du travail soient reconnus propriété communale, sans quoi il n'y aura pas d'égalité économique. — Voudraient-ils que les diétines provinciales puissent attenter à ce principe éminemment socialiste?

Nous demandons la dotation pour la femme-mère sur les produits communaux, sans quoi il n'y a pas d'égalité sociale. — Voudraient-ils que l'assemblée des gros bonnets provinciaux puisse retenir la famille et la société dans le triste état actuel?

Nous demandons l'abolition de tout monopole religieux, sans quoi il n'y a pas de liberté de conscience. — Voudraient-ils retenir le privilége de certaines Églises par la voie des intrigues provinciales?

Sinon; sur quoi donc se base leur demande d'*une fédération des provinces?*

Les tribunaux, en tant qu'on en a besoin, vaut-il mieux qu'ils soient sous le contrôle des citoyens de la patrie entière, ou sous les influences des coteries provinciales?

La milice, autant qu'on en a besoin, doit-elle être au service de l'État, ou pour amuser les ambitions provinciales? Pour défendre l'indépendance de la patrie, ou pour un Sonderbund?

Les routes, les ponts, les postes, les télégraphes, etc., seront-ils meilleurs en ayant une vingtaine de centres?

Où est-elle votre idée, adversaires de l'unité politique de l'État? Nous connaissons partout beaucoup de fédéralistes, mais nous n'avons pas encore aperçu trace de leur idée....

Mais ne nous occupons que de ceux de la Pologne.

Oh! que nous envions ceux qui, ayant décidé que ces «partageux» sont des ennemis de la patrie, se sont tranquillisés là-dessus! Nous sommes même privés de cette dernière consolation, étant convaincus que les malheureux professant cette doctrine insensée se sont per-

FEUILLETON DU PEUPLE POLONAIS

ÉTUDIER ET RÊVER

(Bibliographie)

—

(*L'Aventure de Ladislas Bolski*; par M. **Victor Cherbuliez.** *Revue des Deux-Mondes*, 1er et 15 Avril, 1er et 15 Mai et 1er Juin 1869).

(*Suite*) (1)

II

La pensée de l'auteur brille quelque peu à travers le récit même, mais toute sa force est dans les principaux personnages du roman. C'est pourquoi nous tenons à faire connaître au lecteur ces photographies achevées avec autant du talent que de conscience.

Sur le premier plan paraît Bolski lui-même, le héros du roman, un vrai daguerréotype du *szlachciç:* prodigue et libertin par tradition de famille, nature passionnée et s'exaltant de n'importe quoi, à seule fin de s'extasier, le cœur aimant mais exclusivement par l'imagination, caractère impétueux, capable de tous les sacrifices, excepté celui d'être naturel durant quelque temps; en un mot, un vrai héros de théâtre entraîné par son rôle tragique, au point de croire que ce rôle est de la réalité.

Cependant, expliquons-nous. Bolski est un *szlachciç*, mais il est le meilleur des szlachciç, il est, en quelque sorte, l'apologie même de cette caste. Mais avec cela, il n'en est pas moins le vrai type. C'est là, selon nous, qu'est tout le mérite du roman, le droit de M. Cherbuliez au titre de poète moderne. — Un poète métaphysicien, ayant conçu le projet de poétiser un *szlachciç*, aurait pris le premier venu noble polonais et l'aurait décrit : l'aurait-il trouvait de son goût ou non, il aurait pris un côté quelconque de son caractère, le plus saillant, bon ou mauvais, et, à l'aide de son imagination, après l'avoir gonflé dans les dimensions d'Hercule, il l'aurait présenté au public comme héros d'abnégation ou comme un monstre repoussant.

Autre est la méthode du poète moderne. Son type ne peut plus s'appuyer sur un modèle isolé; il doit se servir d'une masse d'individus, en *étudiant* l'anatomie de chacun d'eux. Ce n'est qu'après avoir analysé, avec une précision mathématique, les éléments de la physique et de la morale de tous ces modèles-là; après avoir groupé en un corps homogène les atomes de la même nature, — que le poète moderne arrive à la découverte d'un *type.* Avec cette manière de procéder, il peut arriver que pas un individu de ceux qui lui servent de modèle ne se reconnaîtra dans le héros, mais en revanche, chacun d'eux y trouvera une partie de lui-même, et public aura un juste reflet du milieu que le poète veut personnifier dans son héros. Tel est Bolski; un *szlachciç* idéalisé, flatté aux dernières limites, mais un *vrai szlachciç*, autant qu'il ne renonce pas à sa caste.

Le deuxième personnage du roman, non moins artistiquement achevé et tracé d'une main de maître, est un Richardet, positiviste genevois, à qui on a confié le petit comte polonais lors de ses voyages. La copie est en miniature; éloigné au fond du tableau, il y prend peu de place, mais le maître a su, par quelques coups de pinceau, parvenir à un achèvement complet. Voici comment il est décrit par la voie de Bolski :

« Très-honnête et très-instruit, il avait l'esprit blondasse comme ses cheveux. Pas plus de bile qu'un pigeon; la vésicule du fiel lui manquait. Je ne l'ai jamais vu en

(1) *Peuple polonais*, du 15 Juillet

suadés au contraire que c'est là qu'est le salut de la Pologne.

Si on le veut, ils ont même quelque chose qui a l'air d'une pensée, comme un vague soupçon d'idée. La voici telle qu'ils la déclarent d'après leurs inspirateurs :

« La Pologne ne se compose pas d'une seule nation, mais de plusieurs. Toutes les insurrections n'ont échoué que par l'antagonisme de ces nations appréhendant l'hégémonie des Polonais. Par conséquent, proclamer la fédération, reconnaître les droits autonomiques de ces nations, serait sauver la Pologne. »

A merveille! — Mais où sont ces nations? Quand et comment se sont-elles déclarées? Dans quelle circonstance leur antagonisme s'est-il dévoilé?...

Voici l'histoire de cette soi-disante idée.

Avant 1830, personne, dans toute la Pologne, ne se doutait de ces *nations dans la nation polonaise*. Ce n'est que lors du mouvement populaire de Novembre, que leur Christophe Colomb, M. Adam Czartoryski, pour plaire au czar, comme nous l'avons dit, a découvert *deux* nations sur le territoire polonais : la nation *polonaise* sur la rive gauche du Boug (l'affluent de la Vistule), et la nation *lithuanienne* sur sa rive droite. — On arrive ainsi à 1862, quand tout à coup le comité de MM. Giller, Padlewski, Milowicz, etc., découvre une *troisième nation*, celle des *Ruthènes*...

Là-dessus, pour le moment, l'histoire des découvertes ethnographiques sur la Vistule s'est arrêtée, bien que M. Chodzko, dans sa spirituelle lettre qu'il vient d'adresser au journal de Lemberg, *Mrowka*, réduisant ces gamineries à leur juste valeur, prophétise ironiquement qu'on pourrait découvrir encore la *quatrième nation*, la *prussienne*...

Bah! On pourrait en découvrir davantage : la *Silésienne*, la *Kouiavienne*, la *Masovienne*, la *Chrobatienne*, etc., etc.

Sans doute, toutes ces tribus (les «Ruthènes» exceptés, des quels nous parlerons plus tard), existaient réellement au moyen âge; mais dans les temps modernes, la Pologne et l'Europe n'ont entendu parler que de la nation polonaise. Comment donc se sont déclarées ces tribus (ou nations)? De quelle manière s'est laissé voir leur antagonisme vis-à-vis de la Pologne? — Au nom de la vérité, au nom de la patrie que vous n'avez pas cessé d'aimer, Messieurs,— un fait, un seul fait, donnez-le nous...

Voit-on cet antagonisme dans le fait que ces peuplades ne se sont pas soulevées *en masse* pour rétablir la patrie? car, quant aux soulèvements partiels, ils ont eu lieu dans toutes les parties de la Pologne sans exception... Mais la partie de la population que l'on nous permet d'appeler « les Polonais, » ne s'est pas soulevée non plus *en masse*, et cela pour cause : la contre-révolution l'ayant empêché, en 1830, par la voie de l'inventeur de la « nation lithuanienne,» M. Czartoryski, et en 1863, par les comités inventeurs des « trois nations! »

L'un ou l'autre : ou ces « nations, » en tant que *les Polonais*, ne se sont pas soulevées en masse, parce qu'on les en a empêchées, ou bien elles ne se sont pas soulevées en masse,— toujours en tant que *les Polonais*, parce qu'elles ne le voulaient pas.—Mais en tous cas, manque de volonté ou de pouvoir, — il ressort un fait incontestable de ces insurrections; c'est précisément l'absence d'antagonisme interprovincial. Elles ont, en effet, démontré un antagonisme, celui des paysans vis-à-vis de la szlachta, mais autant chez les *Polonais* que dans la *Lithuanie* ou *Ruthénie*.

Votre système de partager la Pologne en peuplades du moyen âge ne serait donc qu'un simple essai? — Mais, Messieurs, de tels essais faits au moment où la patrie est en péril, c'est un crime, et un crime ineffaçable!...

Maintenant causons un peu de cette partie de notre population qu'on veut désigner sous le nom de « Ruthène. »

Ici, nous l'avouons, l'histoire donne au moins l'ombre de raison aux sophistes du fédéralisme. — Il y a deux siècles, cette partie de la Pologne s'est emportée dans sa défense légitime, contre la tyrannie intérieure, au point de demander le secours des czars. — Cela est vrai. Mais quelle fut la cause de ce malheur primordial de la république polonaise? C'était la cruauté avec laquelle les jésuites persécutaient le «schisme,» et la noblesse prélevait la corvée. Or, dans la Pologne démocratiquement rétablie, il ne peut être question ni de persécution religieuse avec la corvée, ni de jésuites avec les nobles. Votre « Ruthène» pourrait-il par hasard croire que le paysan polonais, ayant délivré la patrie, trouvera bon de rétablir la corvée? Et nous ne parlons que de la Pologne délivrée par le peuple lui-même.

Ainsi les causes de l'antagonisme qui a eu lieu naguère et momentanément, n'existent plus et ne sont plus à craindre dans la Pologne de l'avenir. Les vœux de cette partie de la population ne se manifestant que par une haine passive contre les envahisseurs et la noblesse tout comme dans la plus pure des Polognes,— que veut dire la demande de l'autonomie pour ces « Ruthènes » qui ne s'en soucient guère?

Voici le dernier argument des fédéralistes : « Les *Ruthènes* se sentent une nation à part et veulent garder leur nationalité par l'autonomie politique de leur pays. »

Analysons donc historiquement ce fameux tour de passe-passe.

Entre le VIIe et le Xe siècles, le pays qu'on veut appeler la *Ruthénie*, fut habité par les tribus slaves, dont voici les noms : les Krivitche, les Drevlane, les Drehovitche, les Douleby, les Polane, les Tyvertzy, les Sievérane, les Rodimitche, etc., tandis que le bassin de la Vistule fut peuplé des Slaves nommés : les Chrobates blancs, les Léchites, les Mazures, les Luzatiens, les Poméraniens.

Dans le IXe siècle, ces derniers, menacés des Germains, se constituèrent, à l'exemple de leurs voisins Tchèques, en État, et choisirent un des leurs pour chef, le cultivateur Piast; ce fut le commencement de l'État polonais. Quant aux tribus de la Slavie orientale, couvertes de l'invasion apostolique des Germains, par les États consanguins des Tchèques et des Polonais, ils ont conservé leur indépendance patriarcale jusqu'au moment où les conquérants Normands, les Varègues, les subjuguèrent tous et leur donnèrent le nom de leurs milices, qui fut celui de la *Russie* ou *Rossie* (Rouss).

Avec ces envahisseurs, dominant la Slavie orientale durant les Xe et XIe siècles, les chefs de l'État polonais d'alors luttaient sans relâche, délivrant ce pays autant qu'ils le pouvaient, étant menacés eux-mêmes par les Allemands.

Pour détruire l'influence libératrice de la Pologne sur ces peuplades, un de ces princes varègues, Wladimir, essaya d'introduire chez ces derniers le christianisme grec en opposition au christianisme romain propagé par les Germains dans la Pologne. — L'idée était ingénieuse et pouvait facilement aboutir à faire de ces tribus une nation distincte. Mais cet empire d'aventure et éphémère, créé par le glaive et le feu, tomba avant que les habitants acceptent la nouvelle religion.

Ainsi, nos Slaves orientaux revinrent, comme avant l'envahissement, à leur paisible vie des tribus, avec cette seule différence que, dans leurs villes fortifiées par les envahisseurs, les

---

colère contre personne ni contre rien. Je ne sais quelle philosophie il avait étudié; mais son grand principe était qu'en définitive les événements ont toujours raison, ce qui lui permettait d'être toujours content de tout, des hommes, des choses et de Richardet. Quel dissertateur! Il avait une sorte d'enthousiasme à froid ou de flegme enragé, et comme une fureur d'avoir raison.

« Il professait pour le succès un respect infini. — Le succès, parbleu! s'écriait-il, mais c'est l'évidence suprême. Si absurdes que paraissent les événements, creusez-les un peu, l'idée est dessous.

« Parfois j'entrais en fureur contre sa chienne *d'idée*, je frappais de grands coups de poing sur la table. — Qu'est-ce que prouve un coup de poing? me disait-il. Avez vous fait mal à la table?... La Pologne, continuait-il, a été condamnée; elle a fait la folie d'en appeler : la sentence a été confirmée. A quoi bon se butter, s'obstiner? Le devoir des vaincus est d'accepter franchement leur défaite et d'en tirer le meilleur parti possible. Que les Polonais étudient la philosophie de l'histoire, ils deviendront en peu de temps les maîtres de leurs maitres.»

Comparativement, nous remarquons moins d'achèvement dans le troisième personnage du tableau, qui est le démocrate polonais, Conrad Tronsko. Et cependant, amis et ennemis, tous ceux qui le connaissent ont unanimement décidé que Tronsko est le portrait d'un patriote le plus renommé de la démocratie polonaise. Nous en convenons, ce portrait nous rappelle beaucoup son original, au physique comme au moral; ces mêmes brusqueries, ces leçons, ce déjeuner « avec un morceau de pain et du caviar » (n'est-ce pas du lait plutôt?), ce pantalon ravaudé, ce même chardonneret, ce « chien de rhumatisme qui le *tarabuste* »... Nous reconnaissons son jugement dur et implacable sur le pays, auquel il est dévoué avec l'abnégation d'un antique Romain, et surtout sa sentence sans appel sur la *szlachta :*

« Triple imbécile que j'étais, disait Tronsko, comment ai-je pu oublier que les Bolski ne sont que des Bolski?

« Ce qu'on vous conteste, disait-il à ce même Bolski, ce n'est pas le courage. c'est la suite dans les idées et *la discipline de la volonté*...

« Voyez donc un peu ce monsieur, s'écria-t-il encore à son adresse, qui porte sur lui le plumet de son papa! — Veux-tu cacher bien vite ce petit meuble!... J'ai une sainte horreur de tous ces affiquets-là. *Le paillon, la draperie, le plumet, c'est la malédiction de la Pologne.* »

Mais il y a des traits dans ce Tronsko que nous ne connaissons pas dans l'original; et c'est cela même qui confirme notre point de départ.— L'original en question est un démocrate, mais il est le meilleur des démocrates; il peut servir d'*exemple*, tandis que l'auteur n'a cherché qu'à établir un *type* de la démocratie polonaise. Son Tronsko est donc *presque* une copie, mais on y a ajouté quelques traits, afin que *chacun* de nos démocrates puisse reconnaître son atome. Ainsi, aux coquetteries de Bolski, tendant à être envoyé comme émissaire, Tronsko n'a répondu qu'en plaisantant; c'est ce qu'aurait fait le Tronsko de la *réalité*. Mais la différence existe : Tronsko-type chancela..... pourquoi cela? Parce que l'auteur, étudiant la démocratie polonaise, en a reconnu un large trait de confiance en phrases, en babillages. — Ensuite, la faute étant commise, le vrai Tronsko, une fois confiant dans son repentir du *szlachcic*, l'aurait envoyé aussi « travailler, » mais il l'aurait envoyé chez un serrurier quelconque pour que son travail soit productif. Tandis que Tronsko-type l'a fait voyager et étudier les langues. — Et que dire de l'amputation de la main *gauche?*... Tronsko de la réalité aurait plutôt fait mouvoir son *pied droit* pour montrer la porte à ce drôle de saltimbanque!

Mais il y a un acte de Tronsko-type, sa profession de foi, que signerait tout démocrate polonais, et le vrai Tronsko la signerait de deux mains (y compris celle qu'il ne coupera pas pour rien, la trouvant plus nécessaire à la cause que mille abjurations de

bandes de brigands mercenaires restèrent entretenues par les descendants des princes varégo-russes. La population agricole de cette partie de la Slavie les considérait comme un mal inévitable, et, tout en défendant leur vie et leurs biens contre la rapacité de ceux-ci, tâchait de les utiliser, en les dirigeant du côté des autres barbares menaçants, comme les Polovtzy.

Quant à ces princes-condottières, ils se faisaient, sans relâche, une guerre mutuelle pendant le XII[e] et une partie du XIII[e] siècle, pour s'arracher les uns aux autres le plus grand morceau possible de ce malheureux pays, c'est-à-dire pour décider lequel et sur quelle étendue s'exercerait le monopole du pillage portant le nom de « prélever (toujours à main armée) le tribut en nature. »

Cependant les communes slaves se défendirent bravement, et le titre comique du grand-prince de *toute la Russie*, que se donnèrent, l'un après l'autre, les seigneurs varègues de Kiiew, de Smolensk, Tchernigow ou Halitch, n'avait pas d'autre sens que celui de *roi de Jérusalem* que porte Victor-Emmanuel. C'est pourquoi plusieurs de ces condottières se sont décidés à transporter leur glaive dans des pays plus condescendants des bassins de Volga et d'Oka, où, en partie chassant, en partie colonisant les pauvres sauvages indigènes, ils ont fondé une nouvelle série de principautés varégo-russes, comme celui de Sousdal, de Wladimir, de Moscou, de Twer, de Riazan, etc.

Mais ces condottières, aussi bien sur les bords du Dnieper et du Dniester que sur ceux de l'Oka et de la Volga, n'avaient de force que pour piller et massacrer les habitants paisibles, de sorte qu'au XIII[e] siècle, à l'approche du grand envahissement mongol, ils se sont soumis, sans tirer l'épée, ayant obtenu ainsi l'autorisation de piller, comme avant, sous prétexte, cette fois, de *prélever le tribut* pour les chefs de l'empire mongol. (Il est étonnant que les fédéralistes aient appliqué à ces provinces le nom de *Russes* (ou Ruthènes), après leurs conquérants Varègues, plutôt que celui de Tartares, comme on désignait les conquérants mongols? Car, en ce qui concerne le peuple de ces pays, il ne se donne ni le nom de *Russe* (ou Ruthène) ni celui de Tartare; le paysan y est ordinairement désigné tout simplement sous le nom de *l'homme*, tout court).

Les principautés des condottières varègues sur l'Oka et sur la Volga restèrent impassibles sous le joug mongol jusqu'à la fin du XV[e] siècle, pour fonder ensuite, d'accord avec leurs suzerains, l'empire de Moscovie. Quant aux Slaves du Dnieper et du Dniester, il se sont soumis (XIV[e] siècle) au princes de la Lithuanie, pour repousser ainsi le joug tartare, et les condottières de ce pays s'empressèrent aussitôt de reconnaître les nouveaux souverains, toujours à seule fin qu'on leur permît de piller les communes slaves. (Encore une fois : pourquoi veut-on appeler ces Slaves orientaux du nom des conquérants *russes*, et non pas de celui des conquérants Tartares ou Lithuaniens?...)

Cependant, le brigandage des condottières russes a reçu, sous la domination lithuanienne, une sorte d'organisation, et eux-mêmes se transformèrent peu à peu en seigneurs vassaux du pays. Aussi, quand (vers la fin du XIV[e] siècle) les princes de la Lithuanie réunirent leur État à la Pologne, la population slave de la Wolhynie, Podolie et Ukraïne ne pouvait qu'applaudir, tandis que les ci-devant condottières, les seigneurs : Troubeckoï, Czartoryski, Branski, Massalski et autres, s'y opposèrent, parce que les Jagellons ne tenaient pas à sanctionner leurs prétentions seigneuriales.

Pour rendre cette opposition plus efficace, ils ont profité du trop de zèle apostolique du néophyte catholique, le roi Ladislas II, pour soulever contre lui le peuple professant l'orthodoxie grecque. Heureusement, le roi fut assez prudent pour que, au lieu de combattre la population mystifiée par les seigneurs, il lui déclara solennellement la pleine liberté de conscience (à Lutzk, en 1432). La population se ravisa, et les seigneurs, pour sauver leurs *droits de condottières*, se mirent à embrasser le catholicisme romain (les Czartoryski, les Massalski), ou se réfugièrent sous le patronage de leurs compatriotes varégo-russe dans l'empire de Moscovie (les Troubetzkoï, les Branski).

Ce fut précisément à partir de ce revirement des ex-condotières que datent les malheurs communs du peuple polonais tout entier, sur les bords de la Vistule comme sur ceux du Dnieper. — Les seigneurs russo-lithuaniens tendirent les mains à la *szlachta* polonaise (l'ordre équestre), pour soumettre le pouvoir et subjuguer le peuple.

Alors commencèrent les diètes, les élections et les *Pacta conventa*, et la république polonaise se transforma en une sornette anarchique des jésuites et des magnats. La population professant le rite grec, afin de se sauver de cette double tyrannie sans nom, a conçu le fatal projet de demander le secours des czars, leurs coreligionnaires. L'illusion cependant ne dura que bien peu de temps; le pauvre peuple se convainquit bientôt que les condottières russes, professant l'orthodoxie grecque, ne valaient guère mieux que ceux de l'orthodoxie romaine, et la majeure partie de cette infortunée population retourna dans le sein de la mère-patrie slavo-polonaise. — C'est alors aussi, soit dit en passant, que se marquèrent, par la *véritable* volonté nationale, les frontières historiques et naturelles de la Pologne avec la Russie, sur les bords du Dnieper et de la Dvina.

C'est tout ce que nous dit l'histoire. — Où donc désigne-t-elle la nation « ruthène »? Où montre-t-elle donc son antagonisme avec la nation polonaise?...

Reste encore la *langue ruthène* que les fédéralistes déclarent comme tout à fait distincte de la langue polonaise.

Est-ce vrai? — Elle diffère de la langue littéraire en Pologne, cela est vrai; mais l'idiome mazovien en diffère peut-être davantage. Les dialectes de Wolhynie et de l'Ukraïne s'éloignent de la langue littéraire en Pologne, comme les dialectes napolitain et lombard diffèrent de la langue de Manzoni, et comme ceux de Provence et de Bretagne diffèrent de la langue de Lamartine.

Une *langue* n'ayant pas de littérature, pas même la grammaire!... Certainement, nous n'entendons pas parler de cette langue *ruthène* qu'inventent les tchinovniks, comme M. Koulisch, et que propagent les agents du czar de leur résidence, le monastère de Saint-Iour en Galicie.

Ce *ruthène*-là est aussi méconnu du peuple que l'est « l'histoire » de Bantysche-Kamensky ou les Odes de Derjavine. Nous parlons de la langue qui servit à Tarasse Szewczenko pour chanter sa haine de la szlachta, des jésuites et du czar.

Cette langue-là est comprise de tout Polonais qui ne va communier chez les pères résurectionnistes, et qui ne ramasse pas les miettes sur la table de l'hôtel Lambert. — Un « Ruthène » comme Szewczenko saurait à son tour comprendre la langue dont sont écrits les Manifestes de la démocratie polonaise.

Et ces langues seraient distinctes!...

Distinctes? — Quand nous vouons une même haine aux czars de *toutes les Russies* (ou Ruthénies), aux magnats-condottières, aux jé-

---

tous les Bolski réunis); c'est sa belle lettre au petit comte, dont voici un fragman :

« Tu vas me faire le plaisir de quitter Paris, où tu as appris à gaspiller ton temps, à fricasser ton argent et à galvauder ton cœur. Tu t'en iras passer trois mois en Angleterre, où tu te perfectionneras dans l'anglais, et neuf mois en Allemagne, où tu apprendras l'allemand, — et, soit en Allemagne, soit en Angleterre, tu apprendras le russe, et tu me feras le plaisir d'aimer le russe, et de découvrir que la raison universelle se retrouve dans le russe comme dans le polonais, et que *les Russes sont des hommes comme nous, et que notre devoir est de les aimer et de vouloir la liberté pour eux comme pour nous.* — Mon cher garçon, le monde n'appartient pas aux coureurs d'aventures ni aux hommes à plumet, mais à la *discipline* et aux *disciplinés*, et le secret de la discipline c'est le *travail.* Ainsi tu vas me faire le plaisir d'apprendre à travailler. »

Le quatrième personnage nous paraît ne pas être seulement un portrait, il n'est pas même un type. C'est avec conviction que nous le disons, — il n'y a pas en Pologne de femmes telles que la mère de Bolski. Ce n'est pas parce qu'elle prie devant un crucifix en argent, mais parce que les Polonaises en priant *ainsi* ne disent jamais : « J'ai voulu, moi, a dit M[me] Bolska, que mon fils ne soit point maudit et ne maudisse personne. » Certes, il y a beaucoup de femmes en Pologne, dont on a le droit de dire :

« Elle ne voyait dans ce monde que des devoirs. »

On pourrait même ajouter en parlant d'elles :

« A leurs yeux, la pauvreté est sainte et purifie toutes les souillures, comme c'était aux yeux de M[me] Bolska. »

Mais de telles Polonaises ont la précaution de ne pas confier leurs enfants à un abbé Pontis ou à un journaliste parisien!... Comme il y a aussi des Polonaises capables de se servir de l'expression de M[me] Bolska :

« La Pologne! s'écria-t-elle, je l'ai *trop* aimée. Je lui ai tout donné, mon cœur, ma vie... La Pologne et moi, *nous sommes quittes.* Je ne la maudis pas; mais qu'elle me laisse tranquille!... «

C'est vrai; tel est le patriotisme transcendant de nos aimables comtesses. Mais aussi ont-elles soin ne point parler avec un Tronsko, tandis que cette même M[me] Bolska lui déclame :

« Il suffirait d'un homme tel comme vous pour honorer tout un peuple, et vous êtes légion. »

Enfin, les dames polonaises de ce patriotisme-là ne meurent pas de déshonneur, et ne maudissent point leurs fils pour avoir juré le repentir et la fidélité au czar... Bien au contraire!

Avec tout cela, nous ne reprochons guère à l'auteur cette Polonaise d'imagination (le lecteur en saura plus tard la raison), comme nous ne lui reprochons pas son héroïne du roman, M[me] Liévitz.

Si un peintre consciencieux voulait reproduire ce dernier personnage sur un tableau, nous sommes persuadés qu'il ne saurait pas le faire autrement que ne l'a fait le poète : y planter un signe d'interrogation et l'entourer, en guise d'auréole, d'un arc-en-ciel multicolore. En effet, en parlant de cette M[me] Liévitz, l'auteur a l'air de narguer la sagacité du lecteur, et cela à commencer par son extérieur, dont il confie la description à cet insupportable pédant de Richardet.

Voici comment ce dernier s'acquitte de sa tâche en parlant à Bolski :

« Les détails de son visage ne sont point irréprochables. Examinez ses traits l'un après l'autre; on y peut trouver à redire. Le front est trop étroit et les tempes trop bombées. Les sourcils sont d'un beau dessin, mais je les voudrais plus fournis. Le nez n'est pas grec ni romain; sauf votre respect, c'est ce qu'on appelle un nez retroussé. La bouche, à mon sens, est trop petite, les lèvres trop épaisses, trop charnues, et le menton trop court. Et cependant l'ensemble est ravissant, moelleux, suave, d'un flou délicieux. — Savez-vous? il y a dans ce

suites-bourreaux de notre peuple, à la szlachta et aux tchinovniks, cette souillure de la Slavie? Quand nous avons le même culte de l'amour sans bornes pour le peuple martyr? — Allez donc!...

Non, la démocratie polonaise ne connaît pas la nation ruthène, lithuanienne, prussienne, mazovienne et autres. Elle ne connaît que le peuple polono-slave, tyrannisé par les condottières russo-letto-prusso-polonais, alliés au catholicisme allemano-autrichien et à l'orthodoxie bysantine. — Délivrer ce peuple-là politiquement, économiquement et socialement; le délivrer entier et indivisible, malgré tous les obstacles, c'est son but suprême et sa sainte mission. Et elle a la foi dans cette délivrance; car tôt ou tard, elle remettra sa cause entre les mains de ce peuple géant. Et lui, le peuple, de même qu'il a souffert des siècles, entier et indivisible, — de même il se relèvera un jour, *entier et invincible!*

Cette prophétie fanatique vous fait rire, nos beaux seigneurs; riez, riez à votre aise!...

« Rira mieux qui rira le dernier. »

Autre question nous intrigue.

Quel était l'intérêt de Czartoryski à opposer aux clubistes de Mochnaçki une « nation lithuanienne? » On le sait, comme on sait l'intérêt qu'avaient MM. Giller et Ce d'opposer « les Ruthènes » à Mieroslawski. — Mais une fois la guerre terminée, quel profit la coterie clérico-nobiliaire trouve-t-elle à maintenir cet absurde tour de force?

C'est que *l'autonomisme* du parti ultra-réactionnaire est la conséquence inévitable de sa politique. La Pologne, telle que la désirent ces messieurs, ne peut s'établir qu'autant que, dans sa délivrance, ni le peuple ni sa démocratie n'y participeront guère. D'où il s'en suit que, délivrer la Pologne par la voie diplomatique et par l'intervention étrangère (de l'Autriche, de la France et de l'Angleterre), est une condition *sine qua non* de cette politique-là.

Mais pour qu'une telle intervention puisse avoir lieu, il faut *le fait* d'un mouvement quelconque dans la Pologne. — Ainsi organiser en Pologne une petite révolte partielle et de partisans, tout en se mettant en garde contre un soulèvement général, c'est un second problème de la Pologne diplomatique. — Cependant, une révolte partielle pourrait être étouffée par les forces russes avant que toute intervention aie lieu. Or, pour cela, la diplomatie polonaise a admis pour règle d'occuper le gouvernement russe à l'intérieur de l'empire par quelque révolte sur un point bien éloigné de la Pologne, afin que la contagion ne se communique, par hasard, au peuple polonais, là, quelque part sur la Volga ou sur le Don!... S.

(La suite au prochain numéro).

Faits divers

Le quatrième Congrès de l'Association internationale des Travailleurs aura lieu cette année à Bâle, le 6 Septembre prochain.

Les questions suivantes seront sumises à sa discussion :

1° La propriété foncière;

2° Le droit d'héritage;

3° Jusqu'à quel point la classe ouvrière peut-elle utiliser le crédit pour son émancipation immédiate;

4° L'instruction populaire universelle;

5° De l'action des sociétés coopératives sur l'émancipation des travailleurs. *(L'Égalité)*,

***

On nous dit aussi que le **Congrès de la Paix et de la Liberté** aura lieu à Lausanne, le 14 Septembre, et non le 29 Août, comme on l'avait décidé auparavant (voir *le Peuple pol.*, nos 19 et 20).

L'*Internatioale*, quoi qu'elle fasse, ne pourra résoudre la question sur la propriété foncière et sur l'héritage sans aborder franchement les questions politiques. De son côté, *la Ligue de la Paix* a bravement résolu de se prononcer franchement sur la grande question sociale. — Nous espérons donc qu'avec un peu de bonne volonté, ces deux corps, sortant de leur exclusivisme (*économique* pour l'un, *politique* pour l'autre), pourront s'entendre et se tendre mutuellement la main pour marcher dorénavant d'accord sur la voie d'une cause indivisible : celle de l'humanité opprimée socialement, économiquement, politiquement et internationalement. — Pour cela, à notre avis, les gens de cœur n'ont qu'à se mettre en garde contre l'influence venimeuse de certains parleurs à but obscur et peu avouable, se cachant sous le manteau d'un révolutionnarisme inabordable.

Pour la Rédaction : A. Szczesnowicz et Ch. Brazewicz.

visage de femme quelque chose d'inachevé qui en fait le charme... L'inachevé, c'est l'infini... »

Faites-en un portrait d'après cette description! Quant au moral, l'auteur en charge plusieurs personnes. — Ainsi, quelqu'un ayant dit de Mme Liévitz que c'était une sainte :

« Vous vous trompez bien, lui dit un baron suédois. Cette sainte est amoureuse comme une chatte. — Vous vous trompez l'un et l'autre, dit un troisième; elle n'est ni sainte ni amoureuse. C'est une grande coquette, au cœur froid à faire geler le mercure. — Une princesse russe dit à son tour : Vous n'y êtes point. Je la connais, moi qui vous parle. Mme Liévtiz n'est une sœur grise que lorsqu'elle s'ennuie. Elle n'est coquette que par occasion et quand elle n'a rien de mieux à faire. Elle n'est amoureuse que très-rarement, et encore faut-il que cela puisse lui servir à quelque chose. Mme de Liévitz n'a qu'une passion, l'ambition... Et puis, M. de Liévitz est d'origine allemande, et dans la sottise d'entre Rhin et Vistule, il y a toujours un peu de candeur rêveuse, une sorte de poésie soupe-au-lait. Bref, cet homme est capable d'agir par sentiment, vice radical dont sa femme n'a pu le guérir. Son rêve était de vivre dans sa Courlande en gentilhomme campagnard, et de faire chaque matin le tour de son potager en pantoufles et en robe de chambre. Ce rêve l'a perdu. — Un jour (lors de la guerre d'Orient), le czar, très-satisfait de son service, lui dit : « Liévitz, que désirez-vous? — Sire, du repos! répondit-il. — Du repos! Qu'à cela ne tienne. Allez-vous reposer en Courlande tant qu'il vous plaira. Et le czar lui tourna brusquement le dos... »

A cette silhouette confuse l'auteur ajoute un contour grossier dû à la main d'un gamin savoyard ayant fait son éducation à Lyon :

« Et toi, Fanchonneau, lui demandait Bolski, que penses-tu de Mme de Liévitz?

— Eh bien! quoi? dit celui-ci en se rengorgeant. Je pense que c'est une tripoteuse.

— Qu'est-ce à dire, Fanchonneau?

— Dame! elle a le goût du tripotage, elle tripote... On prétend qu'elle est bonne comme du pain bénit. Moi, je crois qu'elle s'ennuie et qu'elle aime à fouiner dans les affaires des autres. Affaire de tuer le temps! »

Et voici l'opinion du curé du village :

« Il n'est pas d'exemple, dit-il, qu'on l'ait jamais trompée. Elle a des yeux!... Ils me font peur.

— Mais il me semble, lui dit Bolski, qu'elle empiète sur vos fonctions. Voyez-vous avec plaisir qu'une hérétique.....?

Il se hâta d'interrompre. — Quand monseigneur vient ici pour la confirmation, il dîne à Maxilly (chez madame Liévitz)..... »

Le lecteur nous permettra d'y ajouter encore le fragment d'une lettre d'un de nos amis :

« Je ne sais trop pourquoi, nous écrit cet ami, J... a pris cette Liévitz pour une *nihiliste russe* non réussie. A mon avis, c'est plutôt une *lionne* napolitaine ou une *tigresse*, ainsi qu'on en trouve beaucoup en Russie comme ailleurs. »

J... a pris Mme Liévitz pour une « nihiliste, » probablement après le passage suivant du roman :

« Elle se rendit dans un hameau voisin pour faire visite à une vieille idiote... Avant de partir, elle baisa jusqu'à deux fois ce visage flétri et repoussant... Durant tout le trajet. Mme Liévitz taquina Richardet sur son optimisme philosophique... Elle se déchaîna contre l'ordre social. condre l'odieuse inégalité des classes, contre l'exploitation du pauvre par le riche; elle prophétisa des cataclysmes, ébaucha des icaries, fit profession d'un socialisme à outrance... »

Eh bien! selon nous, J... a raison; c'est une nihiliste, mais aussi c'est une tigresse, et une sainte, et une coquette, et une ambitieuse, et surtout une *tripoteuse*... Elle est tout cela, c'est-à-dire un sphynx. Et l'auteur, qui a eu la hardiesse de réunir tous ces êtres étranges ensemble, en les faisant agir l'un à côté de l'autre : un *szlachciç* aventurier et un positiviste suisse, une pieuse catholique et un démocrate révolutionnaire avec cette femme-rébus!.... Certes, il s'en suit de ce mélange des personnes et des idées un chaos, un désordre inexprimable. Et pourtant nous avons été frappés de quelque chose de *connu*, de *proche* au milieu de ce chaos : — Où donc avons-nous vu ou lu quelque chose de pareil?...

(La suite au prochain numéro).

Genève. — Impr. Pfeffer & Puky.